Aumônier de l'armée

Une femme pasteur sous les drapeaux

Isabelle Maurel est pasteur de l'Union des Eglises évangéliques libres de France depuis 1991. Elle exerce aujourd'hui les fonctions d'aumônier militaire protestant à Toulouse. A peine rentrée de quatre mois d'opération extérieure au Kosovo, elle nous livre ses réflexions de femme pasteur en milieu militaire.

Isabelle Maurel

Isabelle, tu es mariée, mère de trois enfants et aumônier militaire. Qu'est-ce qui t'a amenée à choisir un service pastoral sous le drapeau ?

Un bilan de compétences fait avec le pasteur Louis Schweitzer. Je venais de terminer mon temps à Paris-Alésia, et j'avais besoin de faire le point sur mes compétences. Louis Schweitzer a été mon interlocuteur et c'est lui qui m'a conseillé de poser ma candidature à l'aumônerie aux armées. Il lui semblait que là je pourrais exercer un ministère qui me permettrait de m'épanouir pastoralement. Je ne connaissais rien à ce milieu, et le pasteur Michel Gaudry, qui était alors le directeur, m'a reçue et offert un premier poste dans les hôpitaux militaires du Val-de-Grâce et de Percy. C'est là que j'ai rencontré les premiers militaires : en pyjama et dans des lits. Et les entendre parler de leur milieu m'a donné envie de mieux le connaître.
Mais c'est d'abord le service pastoral que j'ai choisi d'exercer dans ce qu'on appelle un ministère spécialisé, avant le drapeau.

Est-il difficile à une femme de s'affirmer dans un milieu traditionnellement très masculin dans une fonction elle aussi traditionnellement très masculine ?

S'affirmer n'est pas mon problème, ni même ma façon de concevoir ma place dans ce milieu. Je n'ai pas besoin de m'affirmer, l'armée a des aumôniers et je suis l'un d'eux. J'appartiens à une institution qui m'offre une place claire dans un dispositif où chacun a aussi sa place.
Mon objectif est plus de tenir cette place en ayant bien compris le cadre dans lequel je dois m'investir : les personnes, les sites sont différents et les besoins sont aussi différents. Mon objectif est davantage de m'adapter à mon environnement géographique et humain. Comment être le pasteur de tous, c'est là mon vrai défi.
Concernant le fait d'être une femme, je n'ai jamais eu de problème avec les militaires. D'abord l'armée est de plus en plus féminisée, et en plus pour eux si mon Église me reconnaît comme pasteur, ils ne remettent pas en cause cette reconnaissance. Mais ensuite ils jugent sur l'investissement que l'on a auprès d'eux. Le fait d'être une femme crée la curiosité mais jamais la méfiance.

Peux-tu nous dire en quelques mots ce que l'armée française fait actuellement au Kosovo ?

La mission de la KFOR s'articule autour de deux axes : soutenir l'action de la Mission des Nations-Unies au Kosovo (MINUK), et garantir la liberté de mouvement et un environnement sûr et sécurisé dans la province.
C'est essentiellement une opération de maintien de la paix entre deux communautés ; les rancunes, les haines d'après-guerre sont encore très présentes. Les missions à l'intérieur de ce cadre sont très diverses.

Et le moral des troupes là-bas ?

Il est fluctuant, selon les événements. C'est un monde clos, on vit quatre mois toute la journée avec des gens que l'on n'a pas choisis, c'est un peu comme un grand « loft ». Et ce monde de l'enfermement génère des états d'âmes particuliers.
Ce que l'on ne peut mesurer de l'extérieur, c'est aussi tout ce travail intérieur, ces remises en questions personnelles. Le fait d'être loin de chez soi, de n'avoir plus de prise sur sa vie crée tout un climat de remise en question. Il y a l'opération militaire en elle-même, mais il y a l'opération personnelle aussi qui est une réalité qui me concerne particulièrement en tant que pasteur. C'est dans ce cadre-là que j'ai un rôle à jouer.

Quel fut le principal de ton activité pendant ces 4 mois ?

Etre le pasteur de tous ! Pas seulement des protestants présents là-bas, mais de tous. Et pour cela je me suis imposé de vivre à leur rythme et de vivre avec leurs priorités et leurs exigences. Patrouilles, marches, toutes ces activités proprement militaires sont des lieux propices à l'échange. C'est, à mon sens, en étant présente lors de ces activités que je peux lier des contacts et leur permettre aussi de me connaître. Ensuite, les échanges se poursuivent. J'ai donc participé à beaucoup de marches, de patrouilles, de footings, j'ai eu énormément d'entretiens personnels, et j'ai célébré chaque dimanche deux cultes.

Les relations œcuméniques dans le service d'aumônerie aux armées est un passage obligé de la fonction. Comment vis-tu ces relations-là en tant que pasteur issu d'une Église évangélique souvent mal identifiée ?

Je ne pense pas que l'Église évangélique à laquelle j'appartiens soit mal identifiée, c'est plutôt tout le courant évangélique qui est mal connu et qui est même caricaturé. Mais c'est mon

rôle de clarifier les choses, d'apporter des informations sur ce courant et de démentir les caricatures.
Je ne sais pas si cette spécificité empêche de vraies relations œcuméniques, parce que je garde un excellent souvenir des relations vécues au sein de la pastorale prêtres et pasteurs du 14e arrondissement de Paris, où les rencontres pastorales étaient vraiment fraternelles.
Mais au-delà de l'œcuménisme, les relations interreligieuses sont très enrichissantes. J'ai eu le plaisir d'accompagner une jeune femme juive et une jeune femme musulmane lors de mon séjour au Kosovo.

Es-tu favorable à la nomination d'aumôniers musulmans dans l'armée française ?

Oui, et je m'en réjouis. C'est à l'image de notre société, il est normal qu'ils soient aussi dans les aumôneries.

Tu es membre de l'Église libre de Toulouse où tu seras consacrée en octobre prochain. Ton chemin vers cette reconnaissance de ton ministère par l'UEEL a-t-il été tranquille ou sinueux ?

Il n'a été ni tranquille, ni sinueux, je ne saurais pas le qualifier – ce serait réducteur. Il me semble que j'ai ouvert la voie du ministère pastoral au féminin, j'ai été un précurseur et les choses se font en leur temps. Lorsque je suis arrivée dans les Églises libres c'était une nouveauté, et pour moi aussi d'ailleurs.
Pourtant ces Églises m'ont fait confiance, car je leur dois mon poste à l'Église d'Alésia, qui était un vrai poste pastoral. Pas un sous-poste, pas un poste à moitié pastoral. Je suis sincèrement reconnaissante. Après avoir été assistante-pastorale à l'Église du Tabernacle, je savais que je désirais un poste pastoral ; c'est ce que l'Église d'Alésia m'a offert. Et je dois aussi à Claude Baty toute la réflexion sur le sujet du ministère féminin.
C'est vrai que si je compare mon itinéraire à celui de mes copains de fac, cette consécration est bien tardive. Mais les données étaient différentes. Je suis partie avec un certain handicap…

Comment identifies-tu l'Union des Églises libres aujourd'hui ?

C'est d'abord ma famille ! Et ensuite ce qui me vient à l'esprit c'est l'image d'une union sereine !

Propos recueillis par Pierre Lacoste